

CHAPITRE I

Ce matin là, plusieurs quartiers sortirent de la torpeur de la nuit, réveillés par un fracas de tambour. L'écho s'amplifia dans le morne, on tendit l'oreille, ce n'était pas le tambour bel-air avec le ti-bwa, ni le gros ka¹ du nègre, non ! L'écho rapportait un son nouveau, un appel au rassemblement encore inconnu dans cette partie de l'île.

— Que se passe-t-il donc ?

Demandèrent les uns, arrachés au repos et à la quiétude du petit matin.

— Mais ça vient d'où ?

S'écrièrent d'autres encore endormis, quelque peu ahuris.

— De Morne-Roche on dirait.

— Ce n'est pas possible, celui qui fait ce boucan ne dort pas ? Il ne sait pas l'heure qu'il est ?

Tous guettèrent dans la même direction.

— Il n'y a personne là-haut, ce n'est tout de même pas les cabris qui dansent !

— Hier soir, il y avait une fumée énorme dans le bois.

Dans le quartier de l'habitation Fond-Bacouma, quelqu'un s'écria.

— Bon Dieu, ça vient bien de Morne-Roche !

La résonance du tambour lancinante comme une prière, une détresse, se répercuta net dans l'habitation de Pointe-Basse tout à côté de l'usine.

Le contremaître secoua la tête et dit à sa femme.

— C'est le couli Singapouli-Moutou qui fait ce ouélélé² !

— Qui sait ?... et pourquoi de si bon matin ?

— Je ne te répondrai pas, je ne suis pas couli... moi... L'usine lui a donné une partie de Morne-Roche !

On ressentait chez lui comme une petite pointe d'humeur, il cachait mal son agacement.

Ceux qui entendirent sans interférence les incantations venant du morne, éprouvèrent une curiosité grandissante. La distance ne leur fit point peur. Sans tarder, ils se vêtirent avec fébrilité pour partir voir ce qui se tramait là haut.

Le directeur-géreur de l'usine de Grand-Bassin sortit de sa vaste habitation, en pyjama sur la véranda il écouta le vacarme, puis maugréa.

— Je m'en fous... pourvu qu'il cesse de nous emmerder avec ses histoires à dormir debout.

D'où il était, il perçut brusquement venant de l'autre bout de la plantation, le son vibrant de deux *woulkés*³ en action, reprenant le même tempo que celui descendant du morne. Dépité, il préféra se remettre sous les draps pour mieux analyser la situation qui, à première vue dans son état somnolent, était dénuée d'intérêt.

Ce diable d'Indien lui tapait sur les nerfs. Force était pourtant de constater que sur la plantation, depuis que ce dernier avait arrêté de ne plus se laisser dépérir, il y avait un net fléchissement dans l'agonie des bœufs, mieux encore, aucune bête ne subissait de mort inexpliquée. Le calme était revenu dans les trois habitations, contremaîtres, commandants, directeurs, chefs machinistes recommençaient à vivre sereinement.

Lui-même, le géreur, repris par de multiples occupations, oubliait presque cet incident.

La vaste plantation nécessitait une vigilance permanente, tant d'intérêts étaient en jeu.

Mais voilà que le crépitement répété de ce tambour venait, comme un rappel à l'ordre, lui envahir la tête. Au fur et à mesure que la cadence s'accélérait dans un dinguin din guin ding ding, il sentait un malaise grandissant s'installer jusqu'au tourment.

Les mots lui revenaient par bribes :

— pierre sacrées... abus mercantile... Les ancêtres... les esprits...

Foutaise que tout cela !

Il se tourna, se retourna dans son lit. Il avait encore dit, cet Indien oiseau de malheur :

— Ça ne portera pas chance à sa femme en particulier. Pour qui se prend t-il ce couli ?

Avec les nègres, il avait eu déjà dans le temps, beaucoup à faire ; révolte montante, mauvais coups en pleine récolte, provocations en tout genre.

Il courait dans les allées des champs de canne, aux alentours de l'usine et même dans sa propre maison, des bruits de Vaudou, quimbois.⁴ Il n'était pas rare de trouver en plein milieu de l'entrée menant à l'usine, au carrefour de la nationale, gisant sur le sol poussiéreux, une poule vidée de son sang, autour d'un fond de demi-calebasse plein d'huile. Sous ce récipient improvisé, la terre retournée n'inspirait guère la confiance. Une bobèche, faite de deux morceaux de brindille sèche, traversées par une mèche de coton allumée, brûlait, faisant office de veilleuse. Une fois, il avait trouvé devant l'entrée même du domaine ce dispositif. Cela ne suffisait donc pas. Voilà que les Indiens venaient rajouter une couche avec leur croyance débile. Ils voudraient lui faire avaler le fait que l'esprit de leurs ancêtres avait fait la traversée pour venir rôder dans la plantation, animé d'une froide vengeance qui se déverserait sur qui tenterait de les titiller à rebrousse-poil.

Foutaise que tout cela !

Ce matin-là, tout ce qui était indien dans le coin et les environs frémit en écoutant le tambour qui parlait et réveillait des sentiments enfouis dans la profondeur de leurs entrailles.

C'était comme si brusquement, sortant de cette latence, l'odeur de la terre lointaine de l'Inde libérée, remontait pour exhaler une musique patriote dans l'âme blessée des exilés. Ce son-là ne les laissait pas indifférents.

Un Indien, puis deux, puis trois, de la plantation de Fond-Bacouma s'écrièrent :

— C'est l'heure, il faut partir !

Ils prirent chacun un petit tambour confié par Singapouli-Moutou qui leur avait dit :

— Quand vous entendrez le Matalon⁵ d'en haut, vous répondrez... c'est important de me répondre, vous battrez jusqu'à Morne-Roche... ne répondez à aucune question.